

Journal of **Scottish Thought**

Research Articles

Kenneth White et la cartographie du monde : vers
une propédeutique planétaire

Authors: Alexandre Chollier

Volume 13, Issue 1

Pp: 114-135

2024

Published on: 12th Feb 2024CC

Attribution 4.0

<https://doi.org/10.57132/jst.137>

1 4 9 5



ABERDEEN
UNIVERSITY PRESS

Kenneth White et la cartographie du monde : vers une propédeutique planétaire

Alexandre Chollier

Il faut rester dans l'ouvert, et même dans l'inachevé. L'inachèvement fait partie de la complétude. Cela me rappelle une remarque de Blair dans son *On the Rise and Fall of Geography*¹. Il dit que toute carte, nécessairement imparfaite, devrait porter un « titre flottant » (*floating title*).

K.White

Qui [...] écrira le texte ultime sur la vie obscure de l'océan et sur ses rythmes, qui dessinera une carte complète de ses ondes, de ses mouvements oscillatoires [...] ?

K.White

Remarques Liminaires

Je suis heureux de participer à ce colloque consacré à l'œuvre de Kenneth White. Qui plus est, en tant que géographe. Mais venant d'évoquer la géographie il me faut, dès l'entame de cette contribution, lancer un avertissement.

En général ce mot amène à l'esprit deux définitions. La première s'avère être, ordinairement, le regard que le géographe porte et projette sur le monde lorsqu'il tente de comprendre les relations que les humains nouent *avec* la Terre ainsi que celles qu'ils nouent *sur* elle. Sachant qu'à l'expérience du regard

¹ Le titre est en vérité plus prosaïque : *The history of the rise and progress of Geography*. En le modifiant, Kenneth White fait « flotter » l'ouvrage vers des rivages plus abrupts où la connaissance n'échappe pas au ressac, aux mouvements de flux et de reflux propres à une pensée vivante. Ceci précisé, voici le passage dans son entier : « I shall therefore conclude this Dissertation with observing, that all Maps in general ought to be considered as unfinished Works, where there will be always found many things to be corrected and added, and that they ought to have a kind of floating Title affixed to them ». J. Blair, *The History of the Rise and Progress of Geography* (Westminster, London Cadell & Ginger, 1784), 187.

s'ajoutent celles de l'étude et de l'écriture proprement dite (la graphie) ; avec comme résultat plus ou moins direct, plus ou moins abouti, la description géographique, qu'il s'agisse d'un traité ou d'une carte.

Mais par « géographie », on entend également le réel même à l'intérieur duquel nous nous trouvons englobés. Le réel, tel qu'il s'écrit et se dessine sans discontinuer sur la surface incurvée de la Terre, fait déjà – et souvent malgré nous – *géographie*.

Lorsque Martin Buber rappelle que le langage a existé de tout temps, à « chaque fois qu'un homme a montré à un autre quelque chose dans le monde afin qu'il puisse désormais le percevoir réellement », mais aussi et surtout à « chaque fois qu'un homme a donné un *signe* à un autre afin qu'il puisse y voir la situation représentée mieux qu'il ne l'avait vue auparavant [...] en lui permettant par-là même de s'unir davantage au monde »², il nous projette à l'endroit même de ce dialogue. Par là il exprime ce que certains, après Éric Dardel, nomment *géographicit  * ou d'autres encore *médiance* : l'*inscription géographique* qui, parce qu'elle fonde notre condition terrestre, redessine l'horizon même de la science géographique. Un horizon, précisons-le, qu'on ne peut atteindre ni enclore compl  tement.

Qui veut opérer à la fois à l'intérieur et à l'extérieur du champ académique doit faire sienne l'idée que les différents sens du mot « géographie » sont comme les faces d'une seule et même médaille. Dit autrement, qu'on ne peut écrire de géographie sans convenir que la Terre elle-même – réunissant les mondes biotique et abiotique – dessine la sienne propre. Une affirmation dont le corollaire n'est pas moins surprenant : on ne peut reconnaître, lire et partager les dessins de la Terre, que ce soit à travers notre exploration ou notre habitation quotidienne des lieux et des territoires, sans manquer de participer à cette graphie vivante et donc de devenir géographe à notre tour.

Ma propre pratique, peut-être parce qu'elle fut dès l'entame nourrie par la géopoétique – « Ce qui m'intéresse, comme base, écrit Kenneth White, c'est l'écriture de la terre : articulations géologiques, croissances organiques, mouvements météorologiques – foyers d'énergie, lignes du monde »³ – s'inscrit dans une géographie que je qualifierais volontiers d'*immédiate*, située au croisement des deux sens du mot. Une science oui, mais *limite*, hors les cadres, assumant les risques et les bonheurs d'une situation marginale – c'est-à-dire exploratoire – et dont les points de départ et d'arrivée ne sont ni plus ni moins

² M. Buber, *Communauté*, trad. G. Cheptou (Paris :   d. de l'éclat, 2018), 128–9 (nos italiques).

³ K. White, *Le champ du grand travail*, (Bruxelles : Didier Devillez   d., 2002), 16.

que le monde vécu, et pour laquelle le parcours ne saurait en aucun cas être tracé à l'avance. *Géographie vive* donc.

De son côté, et pas moins que les autres sciences, la géographie académique n'a eu de cesse, bien sûr avec des exceptions ici ou là, d'adopter une posture et de défendre une position. Plus que jamais semble-t-il sensible aux modes intellectuelles, son propos est moins de décrire la Terre que de combler tous les vides et interstices du savoir, nourrissant, sans même parfois s'en rendre compte, l'inflation actuelle des épithètes. Adossées au mot « géographie », celles-ci permettent de délimiter efficacement les différents domaines d'un champ de recherches sans cesse grandissant, de les rendre visibles et identifiables au premier coup d'œil. Elles n'en induisent pas moins leur lot de problèmes, lesquels, même lorsqu'ils sont connus, peinent à être reconnus : délimitation à tout-va de frontières – d'autant plus factices que les barrières érigées sont réelles – perte d'autonomie, respect de l'autorité, spécialisation quasi-autistique, division du travail intellectuel, sans compter l'incompréhension mutuelle qui en résulte. En face de nous ne se trouvent plus des champs ou des domaines mais de petits territoires (avec leurs capitales et leurs chefs, leurs traditions et leurs interdits respectifs) mis en concurrence par la main invisible du marché et aveuglés par un désir effréné de visibilité accrue. Pensez à la première mappemonde politique venue, à la surface de laquelle chaque pays se distingue des autres par une couleur choisie, accolez-y un classement des PIB nationaux (valant pour le nombre de citations ou de référencements entre pairs) et vous aurez une image malheureusement assez fidèle de la planète géographique scientifique actuelle.

Je défends pour ma part, après Claude Raffestin⁴, une *géographie sans adjectif* capable à la fois de se concentrer sur l'essentiel et de frayer avec l'ouvert. Géographie utile à toutes les autres, aussi spécialisées ou indisciplinées soient-elles, et donc capable de leur servir – si elles en ressentent l'envie ou le besoin – de dérive ou de point de repère dans une navigation qui à l'heure certaine d'une nouvelle époque géologique, qu'on la nomme anthropocène ou non, ne s'annonce rien moins qu'hauturière. Une géographie pariant à la fois sur l'humilité et l'intelligence des géographes, sur leur capacité à se remettre collectivement en question, donc à aller à la rencontre de l'autre. Mais une géographie qui ne manquera pas de les questionner s'ils ou elles s'enferment dans le déni ou l'aveuglement.

Dans tous les cas une géographie qui ne soit pas, pour reprendre cette fois

⁴ Cf. C. Raffestin, *Géographie buissonnière* (Genève Héros-Limite, 2016).

les termes de Maurice Merleau-Ponty, « un accident survenu du dehors à un pur sujet de connaissance [...], mais [bien] notre insertion première dans le monde et dans le vrai ». Refusant de « porter à l'absolu la situation de connaissance du savant, comme si tout ce qui fut ou est n'avait jamais été que pour entrer au laboratoire. La pensée "opératoire" [devenant, continue-t-il,] une sorte d'artificialisme absolu, comme on en voit dans l'idéologie cybernétique, où les créations humaines sont dérivées d'un processus naturel d'information, mais lui-même conçu sur le modèle des machines humaines. »⁵

Une géographie qui, au contraire, permette de reconnaître les contours et les aspérités du monde afin que nous puissions, à l'aide de « quelques lignes simples [, en] dresser une carte plus nette, plus claire », et « encourag[er] une vue d'ensemble, un esprit de synthèse »⁶. Mais comment parler de cette géographie doublement vécue et pensée ? Comment la qualifier sans la circonscrire ?

Peut-être en commençant par suivre un géographe à la limite du mot, Élisée Reclus, en particulier lorsque devant le cartographe et artiste Franz Schrader et à l'heure de repenser l'enseignement géographique, il esquisse les contours d'une *géographie vraie* :

Certainement il faut prendre toujours pour point de départ ce que l'enfant voit ; mais ne voit-il donc que son école et son village ? C'est là le petit bout de sa demeure, mais il voit aussi le ciel infini, le soleil, les étoiles, la lune. Il voit les orages, les nuées, les pluies, l'horizon au loin, montagnes, collines, dunes ou simples renflements, et les arbres et les broussailles. Qu'on lui fasse bien regarder toutes ces choses, qu'on lui en parle. Voilà de la géographie vraie, et pour cela l'enfant n'a pas à sortir du milieu qui l'entoure et qui se montre à lui dans son infinie variété.⁷

Ensuite, et sortant cette fois franchement des chemins battus, en continuant notre exploration du monde en compagnie du poète.

C'est à la découverte de cette géographie incarnée, à la fois située et situante, où l'infime confine à l'immense, que nous convie Nicolas Bouvier. Peu

⁵ M. Merleau-Ponty, *La prose du monde* (Paris : Gallimard, 1961), 193 ; *L'œil et l'esprit* (Paris : Gallimard, folio essais, 1985), 11–12.

⁶ K. White, *Le Chant du Grand Pays* (Nîmes : Terriers, 1989).

⁷ É. Reclus in *Lectures pédagogiques à l'usage des écoles normales primaires*. Morceaux choisis des principaux écrivains français et étrangers avec des notices biographiques, historiques et critiques par Ch. Defodon, J. Guillaume et P. Kergomard (Paris : Hachette, 1883), 345.

importe d'ailleurs qu'il la nomme tour à tour, au gré des contextes et des récits, « géographie hallucinée », « géographie clandestine », ou plus concrètement encore, cette fois parce qu'elle accueillerait tout un chacun dans ses alentours englobants, « grande géographie ». Chacune de ces géographies trouve chez lui ses attaches en plein milieu d'un paysage, dans sa propre concrétude, celle-là même qui est capable de littéralement *retenir* à la fois son attention et son regard, l'accueillir en même temps que le contenir. Oui, paysage après paysage, le regard n'est pas seulement accueilli mais tenu dans les rets de certaines limites géophysiques. Cette évidence reconnue, telle limitation peut devenir libération, et le visible porte ouverte sur le non-immédiatement visible. Voilà pourquoi Kenneth White, dans son livre *Écosse*, peut écrire : « si l'on veut renouveler sa vision des choses, il est bon de revenir au paysage, où tout a commencé »⁸.

Mais parce que, et comme le rappelle cette fois Friedrich Nietzsche, « mon œil, qu'il soit perçant ou faible, ne voit pas au-delà d'un certain espace », parce que je ne puis mesurer le monde sans lui (et mes autres sens), et « nommer ceci proche et cela lointain »⁹, je peux être tenté de le rendre plus aiguisé et choisir un point d'observation plus élevé ou alors même me munir d'une longue-vue, voire d'une carte.

Cette volonté de voir au-delà plutôt qu'à travers certaines limites n'est pas sans risque ; simple question d'échelle tout d'abord, mais pas seulement. Si la mise à distance affadit potentiellement l'expérience, l'élargissement de la vision altère et transforme davantage que le seul regard. Ceci dit, munissons-nous malgré tout d'une carte pour voir ce que par devers soi elle a à nous dire sur nous et le monde. Une carte, oui mais laquelle ?

Si Nicolas Bouvier a pu écrire il y a plus de quarante ans « qu'une vie entière ne suffirait pas à remplir les blancs de la carte »¹⁰, et si ce sont justement ces cartes non-finies qui l'intéressaient, force aujourd'hui est de constater que les espaces inexplorés semblent avoir disparu de celles-ci. Comme si les cartes que nous utilisons étaient les plus complètes jamais réalisées et que le savoir cartographique avait, enfin, atteint sa pleine maturité.

Mais est-ce vraiment le cas ? Qu'est-ce d'ailleurs qu'un savoir mature, qu'est-

⁸ K. White, *Écosse* (Paris : Arthaud, 1984), 44. Dans l'exemplaire personnel de Nicolas Bouvier cette phrase est soulignée avec la notation marginale « oui oui oui ! » cf. Archives N. Bouvier, BGE, Genève.

⁹ F. Nietzsche, *Aurore : pensées sur les préjugés moraux*, trad. J. Hervier, *Œuvres philosophiques complètes* (Paris: Gallimard, 1970), 98.

¹⁰ N. Bouvier, « Un voyageur qui écrit et non un écrivain qui voyage », *Construire*, 6 juin 1973. Merci à Olivier Lugon d'avoir attiré mon attention sur cet entretien.

ce qu'une carte complète ? Tout bien posé, les cartes actuelles ne sont-elles pas au contraire les moins complètes jamais réalisées ? N'ont-elles justement pas, pour cette raison, à la manière des écrans de la société numérique, le pouvoir de remplir tous les vides ? Si, à l'aide de ses incessants zooms, la cartographie de type Google rend le regard en apparence plus perçant, n'est-ce pas à ce prix ?

Ce drôle de monde qui fait d'autant plus écran qu'il paraît complet, démuné de vide apparent et donc évidé de sa propre matérialité, Günther Anders en relève dès les années 1950 les coordonnées essentielles. Bien que distant de plus d'un demi-siècle sa proximité est étonnante. Car n'apparaît-il pas comme un espace où tout nous est familier, où projetés partout « nous sommes systématiquement transformés *en copains du globe terrestre et de l'univers* », mais où, et l'avertissement est palpable, « c'est seulement lorsque nous promettons [...] de rester enfermés [...] au lieu de scruter le monde [...] que le monde vient à nous... ». Et le verdict de tomber, définitif, sans appel : « Quand c'est le monde qui vient à nous et non l'inverse, nous ne sommes plus "au monde", nous nous comportons comme les habitants d'un pays de cocagne qui consomment leur monde. »¹¹

Comment éviter de tomber dans le piège d'être familier à tout sans n'y être autrement confronté que virtuellement, comment se défaire de l'impression de tout ressentir à la fois comme proche et lointain si ce n'est en refusant carrément l'enfermement et en sortant. Oui, en sortant et en confrontant la vision à ses propres limites, en d'autres mots en la *géographisant*. Pour très vite remarquer qu'en regard de celle-ci la carte la plus complète qui soit comportera toujours des blancs et, plus important encore, que « le moindre d'entre eux peut être le point de départ d'une autre manière d'être au monde, d'une autre façon de penser »¹². Mise en situation doublée d'une densification de la pensée et de l'existence.

La Carte N'est Pas Le Territoire

Après la posture et le positionnement, l'objet. Parmi les questions qui m'occupent, celle du degré de précision atteint par la cartographie est sans aucun doute la plus urgente, en particulier lorsqu'on s'intéresse à la forme numérique que cette dernière a prise et qu'on garde à l'esprit ses implications.

¹¹ G. Anders, *L'Obsolescence de l'homme*, tome 1, trad. Ch. David (Paris : Éd. Ivrea & l'Encyclopédie des nuisances, 2002), 140, 129, 131.

¹² K. White, *Panorama géopoétique* (Paris : Éd. de la revue des ressources, 2014), 111.

Nombreux sont les auteurs, Umberto Eco en tête¹³, à avoir évoqué l'apologue de Borgès sur la Carte de l'Empire à l'échelle 1/1 qui coïncidait avec lui point par point – carte recouvrant et de fait dupliquant tout le territoire – pour en souligner l'impossibilité foncière. Nous rappelant alors, de façon détournée ou non, la validité de l'aphorisme bien connu d'Alfred Korzybski : « une carte n'est pas le territoire ».

Or malgré ce verdict logique, non seulement on a continué de considérer la carte à l'échelle 1/1 comme l'horizon possible de la cartographie mais on en a fait son référentiel absolu, sa forme aboutie. Pour une raison somme toute assez simple : dans l'exercice de leur métier, cartographes et géographes sont constamment amenés à se projeter dans un futur plus ou moins proche, plus ou moins éloigné, où le degré de précision atteint sur une région donnée ou à une échelle quelconque serait projeté soit sur des régions plus vastes, soit à des échelles plus grandes. Un espoir, chez certains une conviction, menant quasi mécaniquement – sur une planète finie – à la réalisation d'une carte sans espaces blancs, et à la plus grande échelle qui soit. Ce qu'à l'été 1913, Franz Schrader allait nommer l'« échelle naturelle » ou encore, à condition cette fois que la carte devienne relief, « le moulage intégral »¹⁴.

Aussi quand, dans son livre *Être forêts*, Jean-Baptiste Vidalou décrit la vision générée par l'application *Global Forest Watch* de Google comme procédant « de l'idée selon laquelle nous résiderions sur ce globe comme s'il s'agissait d'une carte 1/1, un plan sur lequel on pourrait mettre à plat les êtres et les choses en temps réel »¹⁵, la question de la possibilité ou non d'une pareille carte semble devoir être reposée. Mais lorsqu'Emmanuel Ruben nous rappelle qu'en 2003 le projet de *Google Earth* avait, du propre aveu de son concepteur, comme but de « donner dans vingt ans une image *au jour le jour* du globe entier, un centimètre carré par pixel »¹⁶, le doute n'est plus permis : la question se trouve face à nous, plus moyen d'y échapper, d'autant que ses contours prennent, avec chaque année qui passe, une coloration plus dystopique.

Il y a plus. Parce qu'il a étudié non seulement les développements de la cartographie au cours du siècle dernier mais aussi ceux de la géodésie, parce que son intérêt se porte davantage sur les changements dans la manière de

¹³ U. Eco, *Comment voyager avec un saumon*, trad. M. Bouzaher (Paris : Grasset, 1997), 221–9.

¹⁴ Cf. M. H., « A propos du signal de Troumouse », *Bulletin pyrénéen*, 1914, 229.

¹⁵ J.-B. Vidalou, *Être forêts : habiter des territoires en lutte* (Paris : Zones, 2017), 10.

¹⁶ E. Ruben, *Dans les ruines de la carte* (Paris : Éd. le Vampire Actif, 2015), 104, 107 (nos italiques).

produire du savoir cartographique que sur la quête de précision animant cartographes et géodésistes, William Rankin franchit dans son livre *After the Map* un pas supplémentaire : évoquer la *possibilité* qu'on puisse créer une carte à l'échelle 1/1 ne fait désormais plus sens car celle-ci est d'ores et déjà une réalité. Cette carte a pris au cours du XXe siècle la forme d'un réseau de coordonnées sur le terrain, sachant que pour Rankin un réseau, « au contraire de la carte qui traduit et miniaturise le monde sur papier, [...] ne fonctionne que s'il laisse derrière lui son support et s'installe directement dans le paysage à l'échelle 1/1 [*full scale*] »¹⁷. Donnant ainsi un caractère tangible aux propres mots de Lewis Carroll, tels qu'on peut les lire dans *Sylvie et Bruno (Suite)* : « Aussi nous utilisons le pays lui-même comme sa propre carte, et je vous assure que ça marche aussi bien. » Certaines fonctionnalités de *Google Map* n'opèrent-elle pas pareille transformation ? Doté d'un GPS ainsi que d'un logiciel de reconnaissance de l'environnement, un simple smartphone permet de *s'installer* dans le paysage – urbain de préférence il est vrai – comme dans une carte, et d'y retrouver le cas échéant des êtres en réalité augmentée.

Or à force d'utiliser le pays ou le paysage comme sa propre carte, l'usage de cartes devient rapidement superflu. Quant à notre saisie des territoires en question, sans compter celle du monde – médiatisée qu'elle est par un écran dont la vocation est d'être omniprésent et datavore –, la voilà bousculée de fond en comble.

Si la fable de Borgès semble révolue et celle de Carroll pleinement réalisée, devons-nous pour autant prendre nos distances avec Korzybski quand il affirme que la carte n'est pas le territoire ? Voire même défendre l'idée qu'elle *l'est*, ou plus distinctement encore, si cette fois nous renversons la formule, que *le territoire est la carte* ?

Il est permis d'en douter car une autre particularité de la cartographie contemporaine s'interpose entre nous et le territoire, tout comme entre le territoire et la carte.

A la façon des technologies de l'information et de la communication, la cartographie numérique voit actuellement sa nature s'altérer, se transformer, bifurquer de façon radicale voire même muter au contact du Big data et de l'intelligence artificielle. Si certains s'en réjouissent, appelant comme Bruno Latour à se défaire de toute cartographie conventionnelle et à « tout cartographier à nouveaux frais », donc à adopter une cartographie numérique

¹⁷ W. Rankin, *After the map : cartography, navigation, and the transformation of territory in the XXth century* (Chicago : University of Chicago Press, 2016), 123.

comme moyen de « se donner des traces, des cheminements, des capteurs et [de] les rassembler, les compiler, les dessiner en un lieu clos qui permette d'en impacter les formes »¹⁸, il importe de ne pas trop vite sauter le pas. Avant de le faire, peut-être même s'agit-il de se retourner sur les logiques inhérentes à pareil appareillage technique dopé aux algorithmes. Autrement dit, questionner un changement que d'aucuns jurent inéluctable nous permettra, entre autres choses, et ceci dans un retournement paradoxal, de remarquer que la vision n'est pas plus au cœur de ce type de cartographie qu'elle ne l'est à celui de la société numérique actuelle.

Car comme le souligne Antoinette Rouvroy, « si les algorithmes nous gouvernent, ils ne nous regardent pas, rien ne passe par le visuel. L'image d'un œil surplombant qui verrait tout et chacun est inopérante pour comprendre la société numérique »¹⁹. Force alors de noter aujourd'hui que si les cartes sont toujours plus nombreuses, elles nous sont contre toute attente de moins en moins destinées. Au lieu de s'adresser à nous sous forme de représentations souvent imparfaites il est vrai – mais dans le même temps tellement humaines –, elles nourrissent et nourriront grâce à la 5G toujours plus « nos » applications, véhicules autonomes, objets connectés, villes intelligentes...

Les fondements de ladite « *smart* » ou « *data* » révolution se trouvent comme on le sait dans l'émergence durant les années 1940 de la cybernétique et des théories de l'information, ainsi que dans la place centrale donnée dès l'entame de ce processus à l'idée de prédiction.

Norbert Wiener savait également jouer de la métaphore cartographique quand, dans l'immédiat après-guerre, à l'heure où les États avaient de toute évidence failli, à celle où s'annonçait un avenir périlleux et sombre, il signalait que « nous poursuivons notre route en nous référant à des cartes marines de l'idée de progrès sur lesquelles les écueils qui nous menacent ne sont pas indiqués »²⁰. Idée partagée par Alfred Korzybski lorsque ce dernier réaffirmait la nécessité d'un système général, « fondé sur des méthodes physico-mathématiques d'ordre, de relation, etc., rendant possibles des évaluations appropriées et donc une *prédictibilité* ».

Aussi lorsque ce dernier défend l'idée qu'une carte n'est pas le territoire, il n'est pas tant question d'incomplétude, voire de faillibilité de la représentation

¹⁸ B. Latour, *Où atterrir? Comment s'orienter en politique* (Paris : La Découverte, 2017), 47 ; "Anti-Globe" in Y. Rocher (dir.) *Globes : architecture et sciences explorent le monde* (Paris : Norma Éd., 2017), 360.

¹⁹ A. Rouvroy, « De la surveillance au profilage », *Philosophie magazine*, janvier 2018, 61.

²⁰ N. Wiener, *Cybernétique et société* (Paris : Éd. Deux Rives, 1952), 265.

vis-à-vis du réel, que de la nécessité du décodage et du recodage de la relation les liant. Sachant par ailleurs que pour lui la méthode scientifique doit « s'appliquer à n'importe quelle tranche de l'existence ou de la science » et qu'une « méthodologie scientifique doit nécessairement être de portée universelle pour avoir une utilité optimale »²¹.

Parce que la carte atteint aujourd'hui un degré de précision débordant nos capacités d'interprétation, parce qu'elle est envahie par le code et que des pans entiers en sont gommés, qu'elle se défie des zones blanches au lieu de les reconnaître, qu'elle nous est de moins en moins destinée, parce qu'enfin la révolution cartographique actuelle se déroule à l'écart du débat public et est moins pensée que *programmée*, ne s'offrant à nous plus que sous le déguisement de nouvelles applications opérant à l'intérieur de véritables boîtes noires (*black boxes*), il est urgent que nous nous retournions sur ses particularités ainsi que sur celles de son langage et qu'enfin, ainsi que le fit Maurice Merleau-Ponty il y a plus d'un demi-siècle, nous prenions nos distances avec ceux qui affirment que « l'algorithme est la forme adulte du langage »²². En d'autres mots, que nous nous retournions sur ce qui fait ou non d'une carte une œuvre humaine – et pas seulement humaine – et que nous prenions résolument position pour elle.

S'il est un auteur capable de donner une « ligne rectrice »²³ à ce questionnement et de nous rappeler que l'inadéquation foncière de la carte vis-à-vis du territoire en fait la valeur, qu'un travail d'arpentage, mêlant expérience, lecture et écriture du territoire est nécessaire à une existence fondée, enfin que la carte est peut-être moins affaire de projection et de développement géométriques, voire de codage algorithmique, que d'exposition géographique²⁴, il s'agit de Kenneth White.

Qu'on me comprenne bien, plutôt que de rentrer dans l'atelier du géopoéticien ou de le suivre dans sa traversée de territoires mentaux ou

²¹ A. Korzybski, *Une carte n'est pas le territoire*, trad. D. Kohn et al. (Paris : Éd. de l'éclat, 2010), 106, 117, 199 (nos italiques).

²² M. Merleau-Ponty, *La prose du monde*, op. cit., 9.

²³ Expression utilisée par Élisée Reclus dans sa lettre à Henri Roorda van Eysinga du 13 décembre 1893, par laquelle il entend un modèle de pensée, de morale et de conduite. cf. É. Reclus, *Correspondance, Tome 3 et dernier* (Paris : Alfred Costes Éd., 1925), 144.

²⁴ La notion d'« exposition géographique » est développée par Élisée Reclus dans ses derniers textes consacrés à l'enseignement de la géographie. Voir en particulier É. Reclus, A. Chollier et M. De Bernardis, *Écheltes* (Genève : Éd. A.type, 2016).

physiques, il s'agit d'encourager à sa suite la vue d'ensemble et l'esprit de synthèse, de reconnaître les « lignes du monde » et de désigner le point de départ d'une autre façon de penser. En d'autres termes, il s'agit d'affirmer la nécessité de prendre nos distances avec la pensée opératoire et d'embrasser le champ des correspondances offert par une pensée pleinement exploratoire.

Une Vue Synoptique

Amateur autant que fin connaisseur de la cartographie, comme le montre son récent « Éloge de la cartographie²⁵ », Kenneth White manque rarement de citer l'aphorisme de Korzybski, allant parfois, comme à la fin des années 1980 lors la fondation de l'Institut international de géopoétique, jusqu'à se référer à l'*Institute of General Semantics*. Pourtant jamais il ne le fait sans mettre en perspective l'avis du sémanticien et rappelle ainsi invariablement qu'*une carte c'est intéressant et stimulant*. Parfois même, prolongeant sa réflexion :

Tout le monde sait aujourd'hui, depuis les études sémantiques post-aristotéliennes de Korzybski, que « la carte n'est pas le territoire ». C'est vrai, et nous reviendrons plus tard au territoire, au lieu. Mais pour un sens initial, voire initiatique du monde, pour une propédeutique planétaire, quoi de mieux qu'une carte ?²⁶

Quoi de mieux en effet pour qui cherche « une sensation d'espace, une réduction à l'essentiel, une exploration tâtonnante – initiale, pour ne pas dire initiante » qu'une carte, aussi schématique soit-elle ? En particulier quand on sait que celui qui explore et cherche a « toujours aimé les vieux géographes, car, comme le rappelle Kenneth White, on suit dans leurs textes les premiers pas, on assiste aux premières visions, on y saisit les premiers étonnements à l'égard du monde »²⁷.

On l'aura compris, lire une carte ne suffit pas. Il faut également s'en imprégner, s'en inspirer. Dès lors c'est sans surprise que parallèlement

²⁵ K. White, *Un monde à part : cartes et territoires* (Genève : Éd. Héros-Limite, 2018), 12–46.

²⁶ K. White, « Géométrie géographique géopoétique » (Bruxelles : Éd. de l'Atelier du héron, 2006), 21. Repris en partie dans *Au large de l'histoire* (Le Mot et le Reste, 2015, 331). En anglais, outre la référence récente dans *Ideas of Order at Cape Wrath : essays* (RIISS, Aberdeen, 2015), 87, voir le chapitre « Elements of a New Cartography » dans *The Wanderer and his charts* (Edinburgh : Polygon, 2004), 151 et suivantes).

²⁷ K. White, *Richard Texier : latitude Atlantique / Atlantic Latitude*, édition bilingue revue et augmentée (Quimper : Éd. Pallantines, 2001), 40, 80.

à l'aphorisme de Korzybski d'autres formules relatives à la cartographie jalonnent les essais consacrés à cette géographie de l'esprit.

Mais lorsque Kenneth White cite Ludwig Wittgenstein, comme dans le livret *On the Atlantic Edge*, nous changeons à la fois de territoire et de point de vue. Il ne s'agit plus seulement de s'inspirer de la carte mais d'en dessiner une d'un genre nouveau, qu'elle concerne ou non un territoire physique : « Imaginez la géographie d'un pays pour lequel n'existerait aucune carte, ou seulement fragmentaire. La difficulté serait la même en philosophie, où le pays serait la langue, la géographie sa grammaire. »

Kenneth White nous donne, dans la foulée, les coordonnées intrinsèques de cette référence :

Si je cite ces mots de Wittgenstein, c'est pour insister sur le fait que je parle en termes de cartographie mentale. Nous disposons naturellement d'une abondance de cartes objectifo-scientifiques – géographiques, géomorphologiques, géologiques, tectoniques. Mais, quel que soit le plaisir qu'elles me procurent, je suis fondamentalement à la recherche d'autre chose : l'élaboration, dans un paysage physique, d'un paysage mental.

Un pays est un territoire physique, un contexte social et un horizon d'intention. Pour l'instant, ce que nous connaissons en tant que « monde » n'est que la partie intermédiaire, qui a écarté le territoire physique, à l'exception du genre de terrain réservé à la chasse, au tir (ou au ski), devenu décor, parc d'attraction, vague environnement, et qui a endigué toute intention profonde.

A quel point les informations de base qu'on trouve sur les cartes scientifiques que je viens d'évoquer ont-elles imprégné la « mentalité » des gens qui vivent sur ces terres ? Combien de personnes se rendent compte que le Great Glen est une faille parallèle à la faille de Cabot au Canada, une entaille dans la croûte terrestre remplie d'eau et formant les cinq lochs, le Loch Ness en tête. Combien de gens savent que le golfe de Solway forme la ligne de démarcation entre deux masses continentales appartenant originellement à deux continents distincts ?²⁸

S'esquisse ici une rencontre logique entre paysage physique et paysage mental, à partir de laquelle s'envisage la réalisation d'une carte inédite, sorte

²⁸ K. White, *On the Atlantic Edge* (Dingwall : Sandstone Press, 2006), 57–8 (passage traduit par P.-A. Gendre).

de cartographie de l'esprit se développant à partir d'une cartographie du monde physique mais ne s'y confinant aucunement. Et parce que précisant et prolongeant les lignes du monde, capable non seulement d'*informer* mais aussi de *transformer* notre regard et notre langage.

Les particularités de la méthodologie whitienne sont précisées dans un texte plus récent, intitulé « Place and Formulation ». Y est défendue une position à la fois plus stratégique et plus modeste. Plutôt que de réaliser de nouvelles cartes, complétons et corrigeons les cartes existantes, augmentons-les afin qu'elles recouvrent leur qualité première, celle d'élargir la vue :

Ce que je souhaite faire, c'est réviser les formules les plus répandues et les mieux établies avant d'étendre les itinéraires, d'élargir la perspective, d'ajouter quelques lignes à la carte^a. La méthode que j'ai employée pour ce type d'exploration – érosive, tectonique plutôt que simplement informative ou critique – exige information, enformation et exformation.²⁹

A celles et ceux qui comptent sur les mathématiques et les théories de l'information pour réaliser la carte totale, le rappel du géopoéticien sur la signification de l'exploration cartographique, laquelle implique un triple processus d'information, d'enformation et d'exformation, devrait servir d'avertissement. Mais pour bien comprendre le sens et la portée de cette allitération, il est utile de revenir au texte « Géométrie – géographie – géopoétique » où est rappelée l'importance de se fonder, lorsqu'il s'agit de saisir l'unité et la totalité d'un lieu ou d'un territoire, « sur une information quantitative, une enformation qualitative, et [...] une exformation, entendant par là un bord fluctuant, une limite ondoïdante, la ligne extrême où information et conformation touchent à leurs plus lointaines frontières »³⁰. Ou, plus décisif encore, au texte « Elements of a New Cartography » :

Dans une société qui mise tout sur l'information quantitative, il sera nécessaire de mettre l'accent sur l'enformation qualitative, ainsi que sur

²⁹ K. White, « Place and formulation » in J. Malpas (ed.) *The Intelligence of Place : Topographies and Poetics* (London : Bloomsbury, 2015), 222, et note 242: « Une des difficultés que rencontre la philosophie c'est qu'il lui manque une vue synoptique. C'est le genre de difficulté que rencontrerait la géographie pour un pays dont il n'existerait pas de carte, ou alors seulement composée de fragments isolés. » (Wittgenstein, *Cambridge Lectures 1932-1935*), (trad. P.-A. G.)

³⁰ K. White, *Géométrie – géographie – géopoétique*, op. cit., 34.

la notion d'exformation : contact direct avec l'extérieur, acquisition d'un sens poétique et non-panique de la dispersion, de la désagrégation, de la dissolution.³¹

Bien qu'elles soient le langage efficace par excellence et qu'elles *informent* de toutes les évidences, les mathématiques sont littéralement in-capables de rendre compte d'un monde compris à la fois comme base, milieu et horizon d'existence. Et Kenneth White de citer Albert Einstein sur la nécessité de prendre nos distances avec une approche purement mathématique : « lui-même disait que les mathématiques ne suffisaient pas, qu'il leur manquait ce qu'il appelait "les beaux éléments de la vie". » Monde vivant « marqué par l'ordre et le désordre — strophe, antistrophe et catastrophe ». ³² Monde que le géopoéticien va pour sa part écrire en caractères tremblés : « Le monde dans lequel je suis impliqué, on pourrait l'écrire en italique, *monde*, pour indiquer qu'il est en cours et dire aussi qu'il contient le frémissement de l'existence, qu'il n'est ni fixe ni codé. » ³³

Cartographie Du Monde Ouvert

Si la carte à l'échelle 1/1 a longtemps été l'horizon ultime de la cartographie, si elle fut atteinte en même temps que dépassée par la géodésie mathématique, matrice de toutes nos applications de localisation (GPS ou autres), c'est une borne qu'il nous faut désormais abandonner derrière soi quand nous abordons la géopoétique de Kenneth White. Mais peut-on encore de parler d'échelle ?

Dans l'ouvrage *Richard Texier. Atlantic Latitude*, lorsqu'il s'agit de définir la notion de « monde ouvert » (*open world*), Kenneth White a cette formule fulgurante : un monde ouvert est moins basé sur une projection (utopique) que sur une poétique topologique.

A l'aune du monde ouvert, il n'est plus question de projection ou de développement mais bien d'exposition et d'extériorisation. Dans ses « Trois lettres du littoral » on lit : « Le poète (celui dont je dessine la figure) suit, mot à mot, les lignes du monde. Il est cosmographe. Non seulement le monde

³¹ K. White, *The Wanderer and his Charts*, op. cit., 151. (trad. P.-A. G.)

³² K. White, « Place and formulation », op. cit., 237. (trad. P.-A. G.)

³³ K. White, « Grounding a World » in G. Bowd et al (ed.) *Grounding a World* (Glasgow : Alba Ed., 2005), 200 (trad. P.-A. G.). Notons encore que sur leurs cartes, les cartographes anarchistes avaient choisi l'écriture penchée pour indiquer les choses de la nature, l'écriture droite pour les travaux de l'homme. Cf. É. Reclus, *Écrits cartographiques* (Genève : Éd. Héros-Limite, 2016), 179.

extérieur existe pour lui : il s'y expose, il s'extériorise. »³⁴ De tels processus demeurent foncièrement rivés au réel tandis que la projection amène, qu'on le veuille ou non, une mise à distance. Si d'ailleurs à l'été 1895, les membres du 6^e Congrès international de géographie de Londres réunis autour du projet d'Albrecht Penck en vue d'élaborer une carte de la Terre au millionième pouvaient encore se poser la question de la bonne projection et de la bonne échelle – cette dernière était-elle située à la marque désignée par Penck, le un-millionième, ou à celle proposée par le général russe Alexis de Tillo (quatre-millionième), faisant pour l'occasion de la carte au un-millionième une « carte fantôme » – c'est aujourd'hui chose impossible. Mais pour bien comprendre les coordonnées de cette mise à distance, que la carte qui porte échelle soit fantôme ou non, autrement dit qu'elle corresponde à l'état supposé des connaissances cartographiques nécessaires au moment de son élaboration, il a fallu qu'on atteigne, puis dépasse, l'échelle 1/1.

Confrontée à cette limite (apparente), l'échelle cartographique apparaît pour ce qu'elle est : la réduction du monde à de pures distances. Aussi pratique, efficace et accessible soit-elle, elle gomme des pans entiers du réel. Appliquez-la aux surfaces et aux volumes et la voilà rendue respectivement au carré et au cube de sa somme. Par exemple le projet de Grand Globe d'Élisée Reclus au 1/100 000 ($1/10^6$) portant 400 mètres de tour, où chaque centimètre équivalait dans la réalité à un kilomètre (100 000 cm), passerait à l'échelle du un dix-milliardième ($1/10^{10}$) pour les surfaces et à celle du un-billiardième ($1/10^{15}$) pour les volumes. Comment manipuler de tels rapports ? Comment leur donner sens ?

Seule l'échelle 1/1 demeure valable à la fois pour les distances, pour les surfaces et les volumes. Passez au delà ou restez en deçà et elle échappe d'une façon ou d'une autre à votre saisie. Mais en ce sens l'échelle 1/1 n'est plus à proprement parler une échelle, puisque le monde ou son avatar est là devant soi. Et étant devant soi, les limites scalaires n'en sont que plus évidentes. L'échelle reste effectivement à la surface des choses, et si elle se fixe sur elles (donnant à croire par là qu'elle peut les immobiliser), elle est en vérité la seule à se figer. Une carte est en effet toujours en retard sur le réel mouvant, vivant.

Il n'y a littéralement d'échelle 1/1 que sur les cartes dystopiques, lorsque leur précision déborde les capacités humaines pour s'adresser uniquement aux machines, mais plus encore lorsque leur ambition est de cartographier en continu le réel, « en temps réel ». La logique se renversant dès lors pour

³⁴ K. White, « Trois lettres du littoral », *États provisoires du poème*, III, 2001, 63.

transformer, avant même celle du monde, l'échelle de l'homme. Comme le montre parfaitement l'échelle inversée au 100/1 que Friedrich Nietzsche imagine dans le texte « En prison » : « Si nous avions des yeux cent fois plus perçants à faible distance, l'homme nous apparaîtrait monstrueusement grand »³⁵. Et devrions-nous peut-être même ajouter – à condition bien sûr que l'échelle temporelle suive la même pente –, *monstrueusement lent*.

En regard de la vitesse humaine, non tant celle du déplacement que celle de la pensée circulant à travers les synapses, la vitesse atteinte par le réseau Internet est, comme le remarquait Bernard Stiegler, plusieurs millions de fois plus élevée³⁶. L'analyse en temps réel, graal de la cartographie numérique, est à cet égard proprement in-humaine.

Si l'étude du monde ouvert produit elle aussi une cartographie, celle-là est cette fois pleinement humaine. En ce sens, elle ne peut être séparée ni de l'expérience ni de l'expression. Les rapports qu'entretiennent les trois types d'écrits qu'affectionne Kenneth White nous le montrent clairement : « Les essais pourraient être vus comme une cartographie ; la prose comme des itinéraires ou des emplacements sur la carte ; et le poème comme l'expression de moments et de mouvements spécifiques. »³⁷

Non contente de conserver son mouvement au monde, cette carte vient à son tour « mobiliser » l'auteur. Dans son livre consacré à l'œuvre picturale de Richard Texier, Kenneth White peut ainsi écrire : « je ne fais pas d'histoire de

³⁵ F. Nietzsche, op. cit., 98.

³⁶ La vitesse de l'information à travers le réseau de l'Internet équivaut environ au 2/3 de la vitesse de la lumière. Cf. B. Stiegler, *La société automatique. 1. L'Avenir du travail* (Paris : Fayard, 2015), 252 ; *Dans la disruption : comment ne pas devenir fou ?* (Paris : Éd. Les liens qui libèrent, 2016), 24. Ce phénomène est à mettre en lien avec l'analyse dromologique de Paul Virilio : « Emportés par [l'extrême violence de la vitesse], nous n'allons nulle part, nous nous contentons de nous départir du VIF au profit du VIDE de la rapidité. » *L'inertie polaire* (Chr. Bourgois Éd., 1990), 147.

³⁷ K. White, *Ideas of Order at Cape Wrath*, op. cit., 138. (trad.) Sur la question précise de l'essai comme *cartographie* : « J'essaie de voir tous les aspects de ces œuvres, y compris les aspects les moins évidents [...]. De tous ces aspects, je fais un *prospect*. J'ai dit que j'écris des essais "sur" eux, on pourrait mieux dire "avec" eux. De notre rencontre, de mes prises de position vis-à-vis de tel ou tel point, tel ou tel moment, se dégage un contour. C'est ce contour et l'espace qu'il dessine qui comptent. C'est dire que mon essai n'est pas une référence à l'œuvre complète de X ou Y. Il voyage dans cette œuvre complète, mais c'est pour faire une carte qui existe en soi et qui fait partie de la cartographie générale que je développe dans les essais. Je ne fais pas œuvre de critique, sauf en passant, je n'établis pas un système de savoir, je rassemble les éléments d'un monde venus d'horizons divers, je fais œuvre de cartographe ou de cosmographe. » K. White, *Le lieu et la parole* (Cléguer, Éd. du Scorff, 1997), 112.

la littérature. Je ne fais même pas de la littérature comparée. Je voyage d'île en île, dans une cartographie. »³⁸

Île. Pour Kenneth White voilà peut-être le prototype même du réel, lieu d'une relation fondée, basée sur l'expérience et la connaissance vives :

Il y a quelque chose d'autre qui explique l'attrait pour les îles, quelque chose dont il est peut-être plus difficile de prendre conscience et qu'il est aussi plus difficile d'énoncer. C'est le fait qu'il est possible de saisir l'étendue d'une île, de l'appréhender, car elle est circonscrite. On peut la cartographier à grande échelle. C'est un territoire qui peut être étudié dans sa totalité, de sa géomorphologie aux dynamiques côtières, car il procure un sentiment d'unité complexe. C'est un espace qui peut être tout entier ressenti.³⁹

Puis c'est au tour du lecteur de rentrer dans cette ronde géo-graphique, devenue pour l'occasion littéralement *cosmo-graphique* :

S'il a toutes les allures d'une monographie, ce livre est en fait une cosmographie. Pendant une grande partie de son cheminement, tout en indiquant l'œuvre en permanence, il n'en parle pas directement. Il ouvre un contexte dans lequel l'œuvre se situe, et attire sur elle l'attention du lecteur⁴⁰.

Pour conclure reconnaissons que par son inadéquation même à reproduire intégralement le réel, la carte ne tient pas tant le territoire à distance qu'elle permet de mesurer la distance qui nous en sépare ou, dit autrement, dans quelle proximité avec lui nous évoluons. L'enjeu étant de nous y confronter de manière renouvelée afin, peut-être, de rendre la carte plus complète après coup ; *complète mais non totale* :

³⁸ K. White, *Richard Texier*, op. cit., 42. En anglais, sous la plume du géopoéticien, désormais doté d'une carte quantique, nous voilà conduits sur les rebords mêmes d'un champ d'énergie : « *But I'm not out to do anything like the history of literature or art (with false continuities), nor anything like comparative literature or art (with its enforced juxtapositions), I'm travelling from island to island, in a field of energy, according to a kind of quantic map.* »

³⁹ K. White, « Preface » in *Island*, 1, 2005, n.p. (trad. P.-A. G.)

⁴⁰ K. White, *Richard Texier*, op.cit., 4, 7.

«La carte n'est pas le territoire.» Ce que dit cette phrase, citée à tort et à travers, d'une manière très superficielle, c'est que nos systèmes de représentations sont partiels, et bien inadéquats au réel. // Il s'agit donc d'amplifier, d'approfondir, de densifier notre expérience du réel, tout en essayant de parvenir à une représentation plus complète.⁴¹

Un Poste D'observation

Différents lieux d'expérience et de densification du monde jalonnent le parcours de Kenneth White. Entre tous Gourgounel, Pau ou encore Trébeurden se détachent sur l'horizon à la manière de véritables postes d'observation. A l'ermitage isolé où le poète dialogue avec ses pairs orientaux Han-shan ou Chomeï, suivront l'atelier des cartes s'ouvrant sur les Pyrénées et, plus tard, la Maison des marées.

C'est à courte distance de cette maison de pierres que le géopoéticien a pour habitude de se mettre en situation et d'établir son poste de guet face à la mer, en ce lieu comme en tant d'autres « d'où pourrait sortir “une image cohérente du monde” »⁴². L'espace qu'il ressentait à la lecture de vieilles cartes – carte du Pacifique par Hessel Gerritsz (1622) (« Cette mer sauvage d'un bleu sombre ») ; carte de la mer d'Écosse, contenant les isles et les costes septentrionales et occidentales par Alexis Hubert Jaillot (« une merveille, toute en vert sombre, rouge foncé et bleu fumée »⁴³ –, celui qu'il éprouvait à la lecture de la *Géographie universelle* de Reclus, est à nouveau là, mais comme démultiplié : « Se tenir au bord d'une falaise face à la mer, par exemple, comme je le fais chaque jour, c'est avoir d'abord une sensation d'espace, c'est ensuite suivre les lignes du terrain (ici, des lignes de côte), puis on commence à distinguer des lieux ».⁴⁴

Cette mise en situation, doublée d'un processus d'arpentage, d'articulation et plus généralement de réinsertion dans le monde vivant, a valeur d'exemple. L'expérience peut être rapprochée de celle expérimentée par le polymathe écossais Patrick Geddes au sommet de l'Outlook Tower, cette autre tour de guet et d'observation dont le but fut longtemps d'offrir à ses visiteurs une

⁴¹ K. White, *Un monde à part*, op. cit., 45. Voir également le passage suivant dans K. White, *The re-mapping of Scotland*, (Edinburgh : Edbookfest Ed, 2001), 16 : « Everybody knows that a map is not the territory. But it can get you out of confused, habit-overgrown reality. It can let you see the great lines. After that, you can go back into the territory, but with vision enlarged. »

⁴² K. White, *Un monde à part*, op. cit., 40.

⁴³ K. White, *Le Champ du grand travail*, op. cit., 80.

⁴⁴ K. White, *Panorama géopoétique*, op. cit., 117.

conscience vive et élargie de leur situation géographique.

La vision et l'observation y eurent un rôle absolument cardinal, à tel point que Patrick Geddes, à l'aide de Paul Reclus, neveu d'Élisée, alla jusqu'à imaginer un instrument capable, si nous reprenons les mots de Nietzsche, de rendre plus perçant le regard, et la précision est d'importance, *sans rendre plus grande la chose vue*.

Patrick Geddes et Paul Reclus venaient d'inventer un nouveau type d'échelle et de projection ; une échelle entière où les choses vues, ou qu'on imagine voir, verraient leur taille reculer à mesure que la distance nous en séparant augmenterait ; une projection qui nous *exposerait entièrement*. Ici nul autre subterfuge que l'imagination, offrant au regard la capacité de voir derrière la courbure de l'horizon à travers la croûte terrestre, et jusqu'à nos antipodes.

Le « globe creux » ou « évêque » – tels furent les noms donnés à cet instrument – produisait une carte à nulle autre pareille où, parce que le point de vue abandonnait le zénith de notre position pour se fixer dans nos propres yeux, tout semblait déformé, mais où rien ne l'était en vérité. La carte, pour être le reflet fidèle de la vision, se devait simplement de déformer l'apparence convenue des choses.

Me reviennent en mémoire les lignes consacrées par Maurice Merleau-Ponty à la technique de la taille-douce :

A peine retient-elle des choses leur figure, une figure aplatie sur un seul plan, déformée, et qui *doit* être déformée – le carré en losange, le cercle en ovale – *pour* représenter l'objet. Elle n'en est l'« image » qu'à condition de « ne lui pas ressembler ». Si ce n'est par ressemblance, comment agit-elle ? Elle « excite notre pensée » à « concevoir », comme font les signes et les paroles « qui ne ressemblent en aucune façon aux choses qu'elles signifient ».⁴⁵

Il nous faut accepter que si l'image veut représenter l'objet, elle ne doit nullement lui ressembler. Appliquée à la formule de Korzybski cela signifie que si la carte n'est pas le territoire, c'est parce qu'elle veut justement le représenter. Ce n'est plus l'équivalence entre la chose et le signe, ni celle entre le signe et la pensée qui importe, mais bien le rapport né de leur rencontre.

Alexandre von Humboldt, cité par Kenneth White dans « Elements of a New Cartography », l'avait bien compris :

⁴⁵ M. Merleau-Ponty, *L'œil et l'esprit*, op. cit., 39–40.

De même que l'intelligence et le langage, que la pensée et les signes de la pensée sont *unis* par des liens secrets et indissolubles, de même, et presque sans que nous nous en apercevions, le monde extérieur est uni à nos idées et sentiments.⁴⁶

Au planétarisme sans limite (*unmediated planetarism*)⁴⁷ prôné par les apôtres du néolibéralisme rêvant d'une Terre plate, dont la carte totale serait mise à jour en continu, où, effacées par la vitesse, les distances auraient disparu, il convient d'opposer un « globalisme » bien compris : la perception, « la sensation d'un contexte en train de s'ouvrir, d'un monde en formation »⁴⁸.

Alors rappelons l'évidence : toute carte est inachevée quand, décrivant un monde vivant, elle esquisse un signe et nourrit une pensée qui le sont tout autant. Là sont les coordonnées de la propédeutique planétaire envisagée par Kenneth White.

juin 2018, relu août 2023.

Bibliographie

- G. Anders, *L'Obsolescence de l'homme*, tome 1, trad. Ch. David, Éd. Ivrea & Éd. de l'Encyclopédie des nuisances, Paris, 2002.
- J. L. Borgès, *L'auteur et autres textes*, trad. R. Caillois, Gallimard, Paris, 1965.
- N. Bouvier, « Un voyageur qui écrit et non un écrivain qui voyage », *Construire*, 6 juin 1973.
- M. Buber, *Communauté*, trad. G. Cheptou, Éd. de l'éclat, Paris, 2018.
- J. Blair, *The history of the rise and progress of Geography*, Cadell & Ginger, Strand, Westminster, 1784.
- L. Caroll, *Sylvie et Bruno* suivi de *Sylvie et Bruno, suite et fin*, trad. F. Deleuze, Seuil, Coll. Point, Paris, 1992.
- É. Dardel, *Écrits d'un monde entier*, Éd. Héros-Limite, Genève, 2014.

⁴⁶ in K. White, *The Wanderer and his charts*, op. cit., 149. (trad. P.-A. G.)

⁴⁷ « Techno-utopia has become an ideological weapon of the first order in trading influence to sustain a free-market vision of global order. Techno-utopia gives birth to the dream of unmediated planetarism. » A. Mattelart, « Mapping modernity : Utopia and Communications Networks » in D. Cosgrove, *Mappings* (London : Reaktions books, 1999), 190.

⁴⁸ K. White, *Un monde à part*, op. cit., 42.

- U. Eco, *Comment voyager avec un saumon*, trad. M. Bouzaher, Grasset, Paris, 1997.
- M. H., « A propos du signal de Troumouse » *Bulletin pyrénéen*, 1914, p. 229.
- A. Korzybski, *Une carte n'est pas le territoire*, trad. D. Kohn et al., Éd. de l'éclat, Paris, 2010.
- B. Latour, *Où atterrir? Comment s'orienter en politique*, La Découverte, Paris, 2017.
- « Anti-Globe » in Y. Rocher (dir.) *Globes: architecture et sciences explorent le monde*, Norma Éd., Paris, 2017, 358–61.
- A. Mattelart, « Mapping modernity : Utopia and Communications Networks » in D. Cosgrove (ed.), *Mappings*, Reaktions books, London, 1999, 169–192.
- M. Merleau-Ponty, *La prose du monde*, Gallimard, Paris, 1961.
- *L'œil et l'esprit*, Gallimard, folio essais, Paris, 1985.
- F. Nietzsche, *Aurore : pensées sur les préjugés moraux*, trad. J. Hervier, Œuvres philosophiques complètes, Gallimard, Paris, 1970.
- C. Raffestin, *Géographie buissonnière*, Éd. Héros-Limite, Genève, 2016.
- W. Rankin, *After the map : cartography, navigation, and the transformation of territory in the XXth century*, University of Chicago Press, Chicago, 2016.
- É. Reclus in *Lectures pédagogiques à l'usage des écoles normales primaires*. Morceaux choisis des principaux écrivains français et étrangers avec des notices biographiques, historiques et critiques par Ch. Defodon, J. Guillaume et P. Kergomard, Hachette, Paris, 1883, p. 344-346.
- *Correspondance, Tome 3 et dernier*, Alfred Costes Éd., Paris, 1925.
- É. Reclus, *Écrits cartographiques*, Éd. Héros-Limite, Genève, 2016.
- É. Reclus, A. Chollier et M. De Bernardis, *Échelles*, Éd. A.type, Genève, 2016.
- A. Rouvroy, « De la surveillance au profilage », *Philosophie magazine*, janvier 2018.
- E. Ruben, *Dans les ruines de la carte*, Éd. le Vampire Actif, Paris, 2015.
- B. Stiegler, *La société automatique. 1. L'Avenir du travail*, Fayard, Paris, 2015.
- Dans la disruption : comment ne pas devenir fou ?* Éd. Les liens qui libèrent, Paris, 2016.
- G. A. Tiberghien, *Finis terrae : imaginaires et imaginations cartographiques*, Bayard, Paris, 2007.
- J.-B. Vidalou, *Être forêts : habiter des territoires en lutte*, Éd. Zones, Paris, 2017.
- K. White, *Écosse*, Arthaud, Paris, 1984.
- *Le Chant du Grand Pays*, Terriers, Nîmes, 1989.
- *Le lieu et la parole*, Éd. du Scorff, Cléguer, 1997.
- *Richard Texier : latitude Atlantique/ Atlantic Latitude*, édition bilingue revue et augmentée, Éd. Pallantines, Quimper, 2001.
- *The re-mapping of Scotland*, Edbookfest Ed., Edinburgh, 2001.

- « Trois lettres du littoral », *États provisoires du poème*, III, 2001.
- *Le champ du grand travail*, Didier Devillez Éd., Bruxelles, 2002.
- *Geopoetics : place, culture, world*, Alba Ed., Glasgow, 2003.
- *The Wanderer and his charts : Essays on Cultural Renewal*, Polygon, Edinburgh, 2004.
- « Grounding a World » in G. Bowd et al. (ed.), *Grounding a World*, Alba Ed., Glasgow, 2005, 197–215.
- « Preface » in *Island*, 1, 2005.
- *On the Atlantic Edge*, Sanstone Press, Dingwall, 2006.
- « Géométrie géographie géopoétique », Éd. de l'Atelier du héron, Bruxelles, 2006.
- *Panorama géopoétique*, Éd. de la revue des ressources, Paris, 2014.
- *Au large de l'histoire*, Le mot et le reste, Marseille, 2015.
- *Ideas of Order at Cape Wrath : essays*, RISS, Aberdeen, 2015.
- « Place and formulation » in J. Malpas (ed.) *The Intelligence of Place : Topographies and Poetics*, Bloomsbury, London, New York, 2015, 221–51.
- *Un monde à part : cartes et territoires*, Éd. Héros-Limite, Genève, 2018.
- N. Wiener, *Cybernétique et société*, Éd. Deux Rives, Paris, 1952.